

Québec français



Fiche de lecture

Un dieu chasseur ou l'impossible relation entre les êtres
Soucy, Jean-Yves, *Un dieu chasseur*, les Éditions la Presse,
Montréal, 1982, 223 p. (« Québec 10/10 », n° 59)

Aurélien Boivin

Numéro 94, été 1994

La transmission de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (1994). Fiche de lecture : *Un dieu chasseur* ou l'impossible relation entre les êtres / Soucy, Jean-Yves, *Un dieu chasseur*, les Éditions la Presse, Montréal, 1982, 223 p. (« Québec 10/10 », n° 59). *Québec français*, (94), 92-96.

Fiche de lecture

Un dieu chasseur ou l'impossible relation entre les êtres

par AURÉLIEN BOIVIN

Jean-Yves Soucy a attiré l'attention de la critique et du public en 1976 avec *Un dieu chasseur*, prix de la revue *Études françaises* (1976) et prix *la Presse* (1978), lors de sa réédition. Depuis, le premier roman de l'écrivain, originaire de Causapscal mais qui a vécu un peu partout au Québec, de l'Abitibi jusqu'à la Côte-Nord, a été réédité dans la collection « Québec 10/10 », aux Éditions la Presse, et est rapidement devenu un classique de la littérature québécoise.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Un dieu chasseur raconte l'histoire d'un homme, Mathieu Bouchard, « proche de la bête, de ses instincts », qui a choisi de vivre la vie de trappeur, dans la forêt, au nord de Mont-Laurier, et qui entretient avec elle une relation passionnée d'amant à maîtresse. Il aime tellement cette vaste forêt débordante de vie qu'il s'accouple, dès les premières pages, dans un acte de sensualité animale, primitive, à une ourse qu'il vient d'abattre, puis avec la terre-mère, dans un geste de dieu créateur, recommençant ainsi à sa façon la création du monde. Un jour, lors de l'une de ses rares visites dans le monde civilisé, il rencontre une jeune institutrice, Marguerite

Robitaille, qui, bien que fiancée à un cultivateur du village, le supplie de l'amener avec lui dans son presque paradis terrestre. Mais le bonheur du couple est éphémère. Dérangés par les hommes, des rivaux, qui leur veulent du mal, et par des exploitants forestiers qui envahissent leur territoire, les deux amants sont incapables de se rejoindre, situation qui laisse deviner que l'accord entre la sédentaire et le nomade est impossible. Consciente que sa venue a modifié le mode de vie et le décor du trappeur, « traqué, cerné, perdu » (p. 175), la jeune femme se donne la mort en marchant dans un lac, non sans avoir avoué son amour pour Mathieu à l'Indien, compagnon de chasse du trappeur, à qui elle s'est offerte, comme en sacrifice. Quant à Mathieu, qui a réclamé l'aide de l'Indien pour se débarrasser de la Fouine, il décide, après une beuverie carabinée, de quitter son territoire et d'accompagner l'Indien plus au Nord.

LE TITRE

« [T]el un dieu satisfait de son œuvre » (p. 164), voire le Dieu créateur



de la nature et de toutes choses, Mathieu Bouchard fait la loi, préservant la vie ou distribuant la mort dans ses nombreux déplacements sur le territoire qu'il a hérité de Thivierge, un vieux trappeur qui l'a initié, dès l'âge de douze ans, à la vie de chasseur. L'homme, redevenu primitif, fait corps avec la forêt, avec son environnement et « devient arbre, roche, eau et soleil » (p. 167). Après avoir projeté dans l'humus sa « semence en longs jets blancs » (p. 168), il refait le geste de la création du monde comme le démontre ce passage : « De ses doigts Mathieu pétrit la terre et le sperme en une boule, souffle dessus

et la lance en l'air. // « C'est comme ça que Dieu a dû créer le monde. // Seulement, lui n'avait pas de terre pour faire sa boule ; il a peut-être craché sur sa décharge. Sa décharge a fait la terre, son crachat l'eau » (p. 168). Repu, satisfait de son œuvre, il s'endort et « rêve de mondes qui meurent et naissent, de créations reprises à l'infini, de pourriture vivante et de vie pourrissante » (p. 169). Mais le bonheur, pour lui, est impossible depuis qu'une femme a envahi son territoire, espace non problématique jusque-là. Il est condamné à la solitude dans son monde primitif fermé à la compréhension et à la fraternité humaine.

LES THÈMES

Un dieu chasseur peut être considéré comme un roman ethnographique car il permet au lecteur de se familiariser avec le quotidien du trappeur accordé au rythme des saisons. En cela, l'œuvre de Soucy rejoint d'autres grands classiques de la littérature québécoise, tels *Maria Chapdelaine*, *Menaud*, *maître-draveur* et *Trente arpents*, construits, eux aussi, selon le cycle des saisons. C'est une œuvre sociale encore qui oppose, tel le célèbre roman de Hémon, les sédentaires et les nomades. Les premiers sont représentés par Henri Bouchard, le frère aîné de Mathieu, qui exploite seul, - ses enfants ont émigré à la ville -, non loin de Mont-Laurier, une ferme, jusque-là symbole de l'attachement, de la permanence et de la survivance de la race et des valeurs traditionnelles. Les seconds ont nom Mathieu et l'Indien, qui ont préféré la vie libre et primitive des coureurs de bois, tel un retour aux sources.

La liberté

Descendant de François Paradis et disciple du vieux Menaud, Mathieu Bouchard, en succédant à Thivierge

sur un vaste territoire de chasse, a choisi la liberté, celle que le héros de Savard a combattue pour préserver sa Montagne intacte. Il ne veut pas se laisser attacher « comme un animal à un pieu », selon l'affirmation de son pendant, François Paradis, comme il n'accepte pas de voir diminuer l'autorité qu'il exerce sur son environnement. Il domine le monde et refuse de dépendre des autres, sauf en de rares exceptions, comme lorsqu'il sent le besoin de se rendre à l'hôtel de Mont-Laurier pour assouvir sa sexualité avec des femmes. « Des objets tout au plus, même pas des femelles en chaleur » (p. 60). Il est seul maître de son territoire et n'a besoin de personne, sauf peut-être de ses chiens.

La solitude

Mathieu aime la solitude et sait composer avec elle, même s'il lui faut endurer misères et privations, même s'il lui faut souffrir : « C'est pas toujours drôle la beauté des grands bois ». Faut marcher, suer, geler, travailler sans arrêt pour survivre » (p. 66).

Cette solitude est menacée par l'arrivée de Marguerite. La jeune institutrice s'impose petit à petit. En transformant le mode de vie et les habitudes de Mathieu, elle met en péril sa solitude et sa liberté. L'Indien l'a bien remarqué, au retour d'une visite au magasin général de la Fouine, ennemi juré de Mathieu : « L'Indien se détourne, mal à l'aise et gêné. Il va à la cabane. À la porte, il s'arrête ; tout est propre et net. C'est comme une force qui le repousse et l'empêche d'entrer. Et il voit : des rideaux aux fenêtres, une nappe sur la table, un bouquet de fleurs dans une tasse, sur le lit des draps blancs bordés du même tissu que les rideaux. Le tissu de la jupe. Et toute la cabane est comme une femme, comme Marguerite. Pleine de parfums de femme. Il comprend. Ce n'est pas la place d'un trappeur

boucané et sale » (p. 161). Mathieu sait que ce n'est pas non plus sa place, « lui qui sent la graisse et le goudron, lui taché de noir et de gomme de sapin » (p. 163). Enfin, cette solitude est encore menacée par les gestes que pose la jeune femme qui agrandit son territoire en empiétant sur celui de Mathieu et en faisant reculer la forêt pour se faire un jardin, véritable sacrilège aux yeux du trappeur (p. 165). Il n'en faut pas plus pour réduire les passions de l'homme, qui, avant même l'épisode du potager, avait peur et se sentait de trop.

La fuite

S'il est un bon chasseur, s'il tue proprement (p. 185), Mathieu Bouchard n'est pas un grand lutteur, à la manière de Menaud ou du Lucon, prêt à tout pour défendre ses idées et le mode de vie qu'il a choisi. Au lieu de s'expliquer en présence de Marguerite qui, visiblement, le dérange, au lieu d'épancher ses sentiments, il préfère fuir. La présence de l'autre le gêne, l'ennuie : il prend le large et trouve refuge dans sa cache du Nord, ou au lac Long, « à l'affût de la Vie » (p. 163). Spectateur impuissant devant la femme qui demande sa part de forêt et qui réclame sa place dans ce nouveau monde, incapable de garder la nature intacte, il s'éloigne de Marguerite (p. 167). Ses départs sont de plus en plus fréquents et prolongés, loin dans les Montagnes du Sud, car il ressent le « besoin de mettre des pas, beaucoup de pas entre lui et la clôture, entre son odeur de chasseur et celle de la femme de la cabane » (p. 167).

Il y a aussi la fuite de Marguerite, qui veut d'abord échapper à un ennui mortel avec Josime, le cultivateur, en même temps qu'elle renonce au sort de Marie-Ange, l'épouse d'Henri, « qui a passé sa vie derrière son tablier » (p. 53), deux images de la société traditionnelle qu'elle re-

jette. Puis, fuite dans la mort en se sacrifiant, en quelque sorte, pour permettre à celui qu'elle aime, au dieu chasseur, de recouvrer sa liberté et d'être à nouveau heureux. Selon Gabrielle Poulin, « [l]a forêt n'aura jamais été qu'un alibi : la sauvegarde du patrimoine contre le ravisseur, un prétexte : la rivale, c'est la liberté ».

L'imagerie sensorielle

Dans ce roman, les sens jouent un grand rôle au contact de la nature, omniprésente, envahissante. L'odorat d'abord : *Un dieu chasseur* est inondé d'odeurs, celle de la forêt qui embaume (p. 125), l'odeur de fumier et de la terre grasse qui se dégage des mots (p. 73), l'odeur forte du carcajou, ennemi du chasseur, comme la Fouine, qui a saccagé la cache du Nord, la senteur de la femme qui attire le mâle puissant jusqu'à Mont-Laurier, comme l'original mâle, au temps de l'accouplement, est attiré par l'odeur de la femelle (p. 61), odeur de la femme aussi, qui réveille l'instinct du chasseur (p. 63). Car la femme, pour lutter contre sa rivale, a recours à des éléments du milieu pour plaire à l'homme. Son parfum trouble le mâle, surtout après le bain d'algues et de mousses sauvages qui redonne des forces à Marguerite et qui force l'homme à obéir aux ordres de la femelle, à déroger à ses habitudes. Mathieu n'aime pas être ainsi dominé. Mais quand il s'éloigne d'elle, il ne peut que se rappeler ces vivants parfums de femme, tout comme l'Indien, qui a dérobé un vieux corset et une culotte de Marguerite

parce qu'ils sentaient la femme (p. 193). Quand elle quitte le trappeur, à la fin, elle emporte avec elle « la saveur du vent, l'odeur de la forêt » (p. 190).

Les autres sens sont aussi mis à contribution. C'est par le regard que Mathieu et Marguerite se rencontrent d'abord (p. 56). La vue du maître-chasseur remue la jeune femme, la cloue sur place (*Ibid.*). Ce n'est qu'une fois « libérée du regard » de Mathieu qu'elle peut « contourne[r] la force et s'installe[r] dans un coin de la cuisine, d'où elle peut voir l'homme de profil » (*Ibid.*). La vue de la jeune femme perturbe aussi l'homme, au point qu'il ne trouve

pas le sommeil car « il y a trop de cordes qui vibrent en lui » (p. 80). Bien plus, il s' imagine que « l'amour avec elle devait être comme une débâcle ou une explosion » (p. 61).

Importance aussi de l'ouïe. Mathieu associe Marguerite, qui laisse chanter sa flûte, à la musique du vent qui chante dans les arbres, musique qui est le symbole de la vie (p. 57-58). Pour le chasseur, l'institutrice qui fait chanter sa flûte, c'est l'image de la femme qui « sait chanter la solitude des bois » (p. 60). Pour lui, la musique « [c]'est plein de voix, de cris, d'arbres qui gémissent, de vent » (p. 58). C'est une musique « de grands espaces, de forêts infinies, de la liberté totale » (p. 58), qui traduit la passion primitive de Mathieu car elle est « un grand fleuve. Elle charroie toute une forêt déracinée par surprise » (*Ibid.*). Sensible à cette musique qui se dégage du corps de la femme et qui a éveillé plein de souvenirs, Mathieu se montre patient et ne prend la femme qu'au terme du voyage, imitant en cela le geste d'Agaguk, un autre primitif, qui ne prend possession d'Iriook, qu'une fois rendu à destination. Alors, Mathieu « sent des rivières et des fleuves qui coulent en lui. [...] Le voici univers, le voici Mâle suprême » (p. 109).

Importance du goûter encore, qui permet à la femme de mater l'homme, de le dominer, en l'attirant par les fumets de la cuisine ; importance aussi du toucher : le narrateur évoque de nombreux gestes que pose le chasseur pour prendre au piège les bêtes.

Un dieu chasseur

Jean-Yves Soucy



tes, ceux que l'homme et la femme posent pour préparer les corps à l'accouplement : « Elle déboutonne la combinaison, s'en dépouille, comme d'une peau devenue inutile. Elle dégrafe son bustier, le laisse choir [...]. Elle est nue et se gratte les seins. [...] Mathieu se précipite sur elle, l'enserme, frotte sa face dans les cheveux odorants, plaque sa bouche sur le cou tiède [...]. Fébrilement, ses doigts [de Marguerite] ouvrent la combinaison de l'homme, l'écartent. Elle lime ses seins sur la peau rude, velue du mâle [...] Mathieu glisse ses mains le long du corps offert, caresse et palpe ; tour à tour effleure ou broie. Entre ses doigts, les seins se tordent et fuient, les mamelons durcissent et roulent. Marguerite saisit le membre-racine, le sort, le frotte sur son sexe [...] » (p. 108). Même attitude, à la fin, en présence de l'Indien avant d'aller se noyer dans le lac, mêmes gestes des doigts qui explorent, qui touchent et découvrent (p. 194). Mais sans amour, cette fois.

Incommunicabilité entre les êtres

L'homme et la femme ont beau s'accoupler, se sentir attirés l'un vers l'autre, cela ne veut pas dire qu'ils vivent en harmonie. *Un dieu chasseur* raconte le tragique de la condition humaine et traduit avec réalisme les difficiles rapports entre les êtres, incapables de se comprendre, de se rencontrer, de s'accepter. L'union de Mathieu et de Marguerite est vouée à l'échec parce que l'homme, en présence de la femme, refuse de renoncer à l'exercice de son pouvoir dominateur, son pouvoir de Mâle, et à son égoïsme aussi. Quant à Marguerite, elle rejette l'image de la femme traditionnelle, soumise au mâle. Elle préfère partir plutôt que de renoncer à son indépendance durement acquise. Le ro-

man se clôt sur l'impossible réconciliation, car, selon l'Indien : « Faut écouter son cœur pour guider ses pas ; puis aussi Le cœur de un peut pas guider les pas de l'autre » (p. 180). Ne reste plus que le cercle vicieux et tragique de la solitude. Les deux trappeurs partent ensemble vers le Nord, s'éloignent de la femme, comme s'ils refusaient son émancipation. Marguerite, elle, écoute la voix de son cœur. Après quelques mois de vie nouvelle au milieu de la forêt, elle a appris à s'appartenir : elle ne peut plus revenir sur ses pas, retourner au village, car elle refuse désormais de porter le masque. Son geste pourrait être associé à la révolte, devant l'absence de communication.

Autres thèmes à exploiter :

la nature, l'opposition ville/campagne, forêt/village, vie/mort, la sexualité/bestialité...

LES PERSONNAGES

Mathieu Bouchard : âgé d'une quarantaine d'années, Mathieu Bouchard est un trappeur, donc un solitaire, qui, à force de vivre au contact de la forêt, a appris à l'aimer. C'est un être passionné, incapable toutefois de laisser libre cours à ses émotions en présence des gens mais qui se révèle au contact de la nature, avec laquelle il entretient une relation privilégiée, parce qu'il la connaît bien et qu'elle n'a plus de secret pour lui. Elle est devenue son complice. Quand il prend l'ourse morte, « c'est comme s'il s'accouplait avec toute la nature, avec les arbres, les mousses, les animaux, la terre et l'air, avec la Vie même » (p. 12). Mais il est trop dominateur, comme bien des hommes de la société de référence, et trop égoïste aussi pour connaître, pour mériter le bonheur avec l'autre. L'autre doit donc fuir, s'effacer, disparaître.

Marguerite : c'est la femme qui prend conscience de ses pouvoirs (de séduction entre autres) et qui refuse l'image traditionnelle de la femme soumise. Elle décide de fuir, de partir à la recherche de sa véritable identité. Au contact du mâle, elle se découvre une femme de belle interiorité et de brûlante sexualité. Après avoir accepté de suivre le trappeur dans son refuge, elle est en conjonction avec son objet de quête, du moins pour un bref moment. Mais elle modifie les habitudes de vie du trappeur désormais déchiré entre son besoin d'aimer et son goût effréné de liberté. La femme, par la présence de l'homme, transforme non seulement le décor ambiant mais aussi la personnalité de l'homme qui, fort et résolu dans sa vie solitaire, est devenu faible et désarmé, impuissant. Il préfère donc la fuite à l'épanchement de ses sentiments. La quête permet toutefois à Marguerite de découvrir l'existence aliénante qui était son lot avant de quitter le village. Indifférente désormais aux qu'en-dira-t-on, aux médisances et aux calomnies, elle trouve dans la mort l'ultime liberté. Elle laisse aussi le chemin libre à Mathieu et lui redonne sa vie d'avant son passage.

La relation de Marguerite et de Mathieu ressemble à celle de Pitsémine et de Jack dans *Volks-wagen blues* de Jacques Poulin. Les deux femmes qui se joignent aux hommes pour un temps sont capables de prendre des initiatives et ne se gênent pas pour exploiter leur vie sexuelle. Elles font preuve de maturité et d'autonomie, et elles se révoltent contre la société aliénante. Elles diffèrent toutefois l'une de l'autre dans leur recherche d'identité : la Métisse de Poulin décide d'accompagner Jack dans le seul dessein de l'aider et d'approfondir ses connaissances en histoire, surtout celle de son peuple. La solitude ne lui

pèse aucunement. Marguerite a voulu épouser Josime, sans l'aimer vraiment, dans le seul espoir de se conformer à la coutume de la société de référence qui voulait qu'une femme ne reste pas seule, car les vieilles filles étaient mal vues. Ne pas suivre Mathieu, c'était se condamner à une vie ennuyante avec un cultivateur, c'était épouser le passé et renoncer à l'avenir. Quant à Jack, il entretient une union amicale avec Pitsémine, même s'il partage son lit, alors que Mathieu connaît une union charnelle avec Marguerite. Mais, dans les deux cas, l'union échoue.

L'Indien : il incarne l'autre race, celle des premiers habitants. Il a refusé, comme Pitsémine, de vivre dans une réserve, par souci de liberté, et entretient des rapports corrects, sinon amicaux, avec le Blanc. Il cohabite avec ce dernier et parvient à s'entendre avec lui au sujet du partage du territoire. Il est victime d'une série de préjugés, telle l'ivrognerie, que Marguerite tente de supprimer en s'offrant à lui. Il ne peut compter sur les connaissances de Pitsémine pour défendre sa race.

La Fouine : il est l'image de l'exploiteur « rusé et retors » (p. 133), comme le trafiquant Brown, dans *Agaguk* d'Yves Thériault. Comme lui, il est supprimé par des ennemis qu'il a semés autour de lui. C'est le fruit trop mûr, qui, dans un décor qu'il corrompt lui-même, contamine les autres. C'est pourquoi il disparaît, sans laisser de traces.

Josime : il est le symbole du paysan fruste et naïf qui est facilement trompé d'abord par la femme, qui lui préfère le trappeur, plus libre, ensuite, par plus rusé que lui. Après avoir été un simple objet dans les mains de la Fouine pour se débarras-

ser de Mathieu, il devient l'instrument dont se sert Mathieu pour camoufler, voire justifier son crime.

L'ESPACE ET LE TEMPS

Un dieu chasseur se déroule en moins d'un an, de septembre à la fin de l'été suivant. C'est un roman linéaire qui respecte scrupuleusement la chronologie, d'un mois à l'autre, d'une saison à l'autre. À cette intrigue viennent se greffer une série de souvenirs rapportés, comme il se doit, par analepses (retours en arrière), qui se sont produits (souvent) à l'extérieur de la diégèse (de l'histoire racontée entre le mois de septembre et la fin de l'été), donc avant l'ouverture du roman, tels l'évocation de l'enfance de Mathieu (p. 53) ou l'établissement d'Henri sur la ferme (p. 68) ou sa rencontre avec l'Indien (p. 16-17). Ici et là sont disséminées quelques prolepses (la projection d'actions qui n'ont pas encore eu lieu et qui sont évoquées au futur), tels le départ projeté de l'Indien à l'automne, les ragots qui alimenteront les conversations au village, après le départ de Marguerite, etc.

Quant à l'espace, il s'agit d'un vaste territoire de forêt situé au nord de Mont-Laurier. Les noms, souvent imagés, sont tous à consonance bien française, car c'est en français que les trappeurs et les coureurs de bois ont nommé le pays. Qu'on en juge : la Chute-du-Suisse, l'Épervier, la passe de la Belette, le Besson, le Diable, la montagne du Diable, la Montagne verte ou les Montagnes du Sud, la Trail du Nord, le Grand Lac, le lac Long, le lac aux Framboises et le Ruisseau-Danseur, près duquel Mathieu a construit sa cabane. Autant de noms qui rappellent, par leur évocation, les lieux que visite le vieux Menaud, depuis Mainsal, ou ceux qu'énumère la voix, à la fin de

Maria Chapdelaine, comme pour attacher l'héroïne à ce pays qui l'a vue naître et grandir.

LA SIGNIFICATION

Pour Gabrielle Poulin, Mathieu est, dans « l'épopée québécoise moderne, un descendant de Menaud aux prises avec la même passion, le même instinct de liberté, le même adversaire tout-puissant et condamné, comme lui, à la solitude et à la démence ». Aux yeux de ce critique, *Un dieu chasseur* est, en raccourci, l'histoire du Québec qui aspire à la liberté. Dans ce Québec, des groupes s'affrontent : les nomades (ou les aventuriers) et les sédentaires (ou les réguliers), les exploitants et les exploités, ceux qui veulent s'emparer du territoire et ceux qui veulent le défendre, le libérer. Si Mathieu échoue devant les envahisseurs, parce qu'il n'a pas été attentif à leur marche, Marguerite a résisté en transformant, en fortifiant sa cabane de l'intérieur et de l'extérieur (elle a même érigé une clôture). *Un dieu chasseur*, c'est une autre histoire de déserteur, qui fait suite à l'histoire de Menaud et à celle du Momo Boulanger d'André Major. Mais une histoire vivante, qui unit l'homme et la forêt. Comme l'écrit Gabrielle Poulin, seuls les enfants nés de cette alliance ont des chances de survie. *Un dieu chasseur* témoigne de la vitalité de la littérature québécoise, portée, au milieu des années 1970, par ce grand courant de libération. D'aucuns regretteront que la femme soit considérée comme un obstacle à écarter pour y accéder.

1. SOUCY, Jean-Yves, *Un dieu chasseur*, les Éditions la Presse, Montréal, 1982, 223 p. (« Québec 10/10 », n° 59).